*L*es exemples qui illustrent les différentes formes que peut prendre le lien entre les individus et les groupes sont pléthores. Du supporter de football au partisan politique, du régionaliste au nationaliste, ou du croyant lambda au fondamentaliste ou au terroriste, la force du lien varie. Ce lien affectif, nous le nommons attachement au groupe. S’il est utile, voire même absolument primordial au bon fonctionnement des individus, il est également, comme nous le verrons tout au long de ce livre, responsable de bien des difficultés et même de conflits dans les relations entre les êtres humains.

[2](https://www.cairn.info/les-relations-intergroupes--9782706142529-page-7.htm#pa2)Lorsqu’on s’intéresse à l’attachement, on distingue deux phénomènes sensiblement différents. Une première question à laquelle nous tenterons de répondre dans ce chapitre est liée *aux raisons* variées qui poussent les personnes à développer ce lien affectif envers leurs groupes d’appartenance. En quoi les groupes sont-ils utiles aux individus qui les composent ou, pour le dire autrement, quels objectifs spécifiques les groupes servent-ils ? La deuxième question qui nous occupera et à laquelle les chercheurs ont consacré beaucoup d’efforts est de savoir non pas pourquoi mais bien *comment* les gens s’attachent à leurs groupes d’appartenance, sur quelles bases et avec quelles conséquences pour les relations qu’ils entretiennent avec les membres des autres groupes.

**Les raisons de l’attachement aux groupes**

[3](https://www.cairn.info/les-relations-intergroupes--9782706142529-page-7.htm#pa3)Il y a quelques décennies, les théories classiques considéraient l’attachement au groupe comme une motivation « en soi ». La fameuse théorie des besoins de Maslow, pour ne citer qu’elle, plaçait le besoin d’affiliation au centre d’une pyramide, coincé entre des besoins primaires d’ordre physiologique ou sécuritaire et des besoins considérés comme secondaires ou supérieurs liés à la valorisation et l’accomplissement du soi (Maslow, 1943). Les théories plus récentes prennent résolument leurs distances avec cette conception de l’attachement. Actuellement, l’attachement n’est plus envisagé comme une motivation en tant que telle mais plutôt comme un outil, un instrument mis à disposition des êtres humains dans leur démarche d’accomplissement d’autres objectifs qu’ils poursuivent (Correll et Park, 2005). En particulier, l’affiliation aux groupes est maintenant présentée comme un moyen de pallier les problèmes que les individus rencontreraient s’ils étaient amenés à vivre seuls.

**Les besoins de survie et de reproduction**

[4](https://www.cairn.info/les-relations-intergroupes--9782706142529-page-7.htm#pa4)Selon la théorie du besoin d’appartenance de Baumeister et Leary (1995), les êtres humains sont, par nature, préparés à former et à maintenir un nombre minimal d’interactions fréquentes et de soutien avec autrui. Ces interactions particulières se développent principalement au sein des groupes dits « intimes », des groupes de petite taille dans lesquels les contacts interpersonnels sont intenses. C’est le cas de la famille proche, de la caste ou du groupe de pairs. L’affiliation à ce type de groupe est particulièrement valorisée car les gens y développent des relations de confiance et de réciprocité que d’autres types de groupes, comme les groupes à tâche ou les catégories sociales plus larges, sont moins à même de leur apporter (Lickel *et al.*, 2000). L’idée défendue par la théorie du besoin d’appartenance est que l’affiliation accroît les chances de santé, de survie et de reproduction de l’espèce humaine.

[5](https://www.cairn.info/les-relations-intergroupes--9782706142529-page-7.htm#pa5)D’autres chercheurs, dans la mouvance de la psychologie évolutionnaire, soutiennent le même type d’argument. Non seulement les groupes offrent des opportunités de rencontres permettant de satisfaire les besoins reproductifs et favorisent l’investissement parental nécessaire au développement de la progéniture, mais ils servent également de tampon entre l’individu et un environnement physique souvent menaçant et contre lequel il peinerait à se défendre en restant seul. Cette nécessité du groupe pour la survie de l’espèce a rendu l’interdépendance entre les êtres humains obligatoire, et c’est cette interdépendance obligatoire qui a façonné tous les aspects de la psychologie humaine (Brewer, 2004 ; Caporael et Brewer, 1995 ; Caporael, 2005).

[6](https://www.cairn.info/les-relations-intergroupes--9782706142529-page-7.htm#pa6)D’autres chercheurs vont encore plus loin en proposant que le développement même du cerveau humain est lié aux contraintes imposées par la vie en communauté (Dunbar, 1998). Tomasello, Carpenter, Call, Behne et Moll (2005), par exemple, suggèrent que ce qui différencie les êtres humains d’autres espèces primates, c’est le besoin unique qu’ont les hommes et les femmes de partager avec autrui leurs émotions, leurs expériences, leurs activités et leurs pensées. Ce besoin de partage découlerait de la nécessité à laquelle nos ancêtres étaient confrontés de dominer un environnement marqué par des ressources en quantité insuffisante, et c’est ce besoin qui aurait promu le développement particulièrement marqué du cerveau. En somme, si le processus d’évolution a favorisé la sélection de cerveaux de grande taille, c’est parce que ceux-ci étaient plus adaptés à la gestion cognitive complexe de la vie en société. Comme le proposent Hermann, Call, Hernandez-Lloreda, Hare et Tomasello (2007), les êtres humains ne sont pas simplement plus intelligents que les autres espèces de primates, ils possèdent surtout et avant tout une « intelligence culturelle » et des compétences cognitives particulièrement adaptées pour le partage et l’échange d’information avec leurs congénères.

**Les besoins de contrôle et de réduction de l’incertitude**

[7](https://www.cairn.info/les-relations-intergroupes--9782706142529-page-7.htm#pa7)En plus d’accroître les chances de survie et de reproduction, les groupes sont également nécessaires aux individus en ce qu’ils les aident à réduire leur sentiment d’incertitude et ainsi à augmenter le contrôle qu’ils exercent sur leur environnement. Ce besoin de contrôle est fondamental chez l’être humain (Haidt et Robin, 1999), et l’idée que l’affiliation aux groupes peut servir de réponse aux stress et aux incertitudes que l’être humain éprouve est une proposition théorique déjà ancienne (Schachter, 1959). Avoir du contrôle, c’est être en mesure de vivre dans un environnement physique et social qui est prédictible et dans lequel on peut avoir confiance. Lorsque le sentiment de contrôle est important, les gens se sentent non seulement plus à l’aise sur le plan subjectif, mais leur performance objective semble également s’améliorer. A contrario, l’absence de contrôle nuit au fonctionnement et est très souvent vécue comme une expérience aversive par les individus (Fiske et Taylor, 1991). C’est la raison pour laquelle, dans un monde fondamentalement incertain, les gens cherchent constamment à réduire toute menace potentielle à la certitude (Van den Bos et Lind, 2002).

[8](https://www.cairn.info/les-relations-intergroupes--9782706142529-page-7.htm#pa8)Une des premières théories à s’être intéressée à la réduction de l’incertitude et au besoin de contrôle comme précurseurs du comportement est la théorie de la comparaison sociale de Festinger (1954). Pour Festinger, les individus ont besoin de valider les opinions et les croyances qu’ils développent par rapport à l’environnement. Or, comme aucun critère objectif de validation de la réalité n’existe, ils n’ont d’autres recours que de comparer leur vision du monde à celle des personnes qui les entourent (Mussweiler, 2003) : c’est la comparaison sociale. La comparaison sociale est davantage un processus interpersonnel qu’intergroupe (c’est-à-dire que les gens se comparent prioritairement à d’autres personnes plutôt qu’à d’autres groupes) mais la réduction de l’incertitude éprouvée ne semble être de mise que lorsque la comparaison est faite avec d’autres personnes qui sont similaires et, en particulier, avec les membres des groupes auxquels les gens appartiennent (pour une revue de question, voir Guimond, 2006).

[9](https://www.cairn.info/les-relations-intergroupes--9782706142529-page-7.htm#pa9)Plus encore que la nécessité de faire des comparaisons intragroupes pour réduire l’incertitude ressentie, c’est l’affiliation même aux groupes qui est en jeu. Les gens sont d’autant plus portés à se catégoriser comme membres de groupe qu’ils ressentent une incertitude importante (Hogg et Abrams, 1993). Mais cette affiliation ne se fait pas à l’aveuglette. Hogg et Mullin (1999) ont par exemple montré que l’identification se fait en priorité avec des groupes dont les normes sociales sont claires et avec des catégories perçues comme pertinentes par rapport à la définition contextuelle du soi. Par ailleurs, l’identification à ces groupes ou catégories sera d’autant plus forte que le groupe est vu par l’individu comme une entité sociale cohérente (Hogg *et al.*, 2007).

**Les besoins de sens et de survie symbolique**

[10](https://www.cairn.info/les-relations-intergroupes--9782706142529-page-7.htm#pa10)La réduction de l’incertitude et le besoin de contrôle que nous venons de voir ne sont pas sans rapport avec un autre type de besoin auquel les êtres humains aspirent : le besoin de sens. Comme le remarque Worchel (1999), les gens veulent que leur vie ait un sens, un but, qu’elle serve à quelque chose. Certains groupes ont cette capacité d’apporter une signification parce qu’ils fournissent aux individus une cause dans laquelle s’investir. Cette cause qui a le pouvoir de rassembler les membres d’un groupe peut être tout à fait noble (comme la défense des droits de l’homme) ou être, au contraire, tout à fait malsaine et réductrice. Ezekiel (1995), un ethnographe qui s’est longuement intéressé aux groupes de haines (les groupes néonazis ou les membres du Ku Klux Klan), note par exemple que la participation de jeunes gens aux groupes de haine leur apporte un sentiment de signification, au moins temporaire, lorsqu’ils sont en décrochage.

[11](https://www.cairn.info/les-relations-intergroupes--9782706142529-page-7.htm#pa11)Ce besoin de sens sous-tend également en partie la théorie de la gestion de la terreur (Greenberg, Solomon et Pyszczynski, 1997). L’idée centrale de cette théorie est la suivante : toutes les espèces animales sont mues par un instinct fondamental et naturel de préservation mais seul l’être humain combine cet instinct avec la cruelle conscience de sa fin inévitable. Lorsque l’idée de la mort est saillante, le sentiment de contrôle est diminué, l’incertitude augmente (Van den Bos *et al.*, 2005), et les gens subissent la menace d’une terreur paralysante qui met à mal leur fonctionnement normal. Pour pallier ce trouble existentiel, l’appartenance à des groupes devient alors primordiale. Le groupe, par la vision culturelle partagée du monde qu’il promeut, donne non seulement un sens, une direction à l’existence des membres qui le composent, mais il offre également une forme d’immortalité symbolique ou vicariante (Greenberg, Solomon et Pyszczynski*.*, 1997).

[12](https://www.cairn.info/les-relations-intergroupes--9782706142529-page-7.htm#pa12)Les études menées dans le champ de la théorie de la gestion de la terreur montrent que la saillance de la mort a effectivement le pouvoir d’accroître l’identification des individus à leur groupe. Cette réaction s’accompagne d’une distanciation du soi et des membres du groupe d’appartenance par rapport au règne animal (Goldenberg *et al.*, 2009) et d’une augmentation du biais pro-endogroupe (c’est-à-dire le déploiement de comportements de favoritisme à l’égard des membres de son propre groupe ; Harmon-Jones*et al.*, 1996). Néanmoins, d’autres études suggèrent que les effets de saillance de la mort sont nettement atténués chez les personnes qui ont une grande capacité d’autocontrôle (Gailliot, Schmeichel et Baumeister, 2006) ou lorsque la mort est présentée comme étant autodéterminée (dans le cas d’un suicide par exemple ; Fritsche, Jonas et Fankhänel, 2008). Ces derniers résultats pourraient suggérer que plutôt qu’une recherche de sens ou de survie symbolique, les effets de saillance de la mortalité sont subordonnés aux besoins de contrôle et de réduction de l’incertitude abordés au point précédent.